

Nuit et autres lumières

Aucun corps lumineux n'a jamais vu l'ombre du corps qu'il éclaire (Léonard de Vinci, *Traité de la peinture*, trad. 1651)

On peut commencer par là : ce gros volume édité par Anna Dolfi, *Notturni e musica nella poesia moderna* (FUP, 2019, 725 p.), pour l'essentiel issu d'un colloque organisé à Florence à l'automne 2018 et complété d'un rare corpus de poèmes en portugais, inédits, du dramaturge lusiste Ruggero Jacobbi, *Evocação da Noite* (1946-1960). Cette *Evocação da Noite* répond en partie à l'interrogation liminaire de l'éditrice scientifique : « Qu'est-ce que la nuit ? ». Car le noir n'est pas vide :

Rostos sem corpos, delicadas vozes femininas, ventos [...]

Que acontecimento, além do amor, amadurecia nos quartos,

Nas salas cortadas pelos espelhos, nos escritórios vazios?

“Visages sans corps, douces voix féminines, vents // ... Quel événement, outre l'amour, mûrissait dans les chambres, Dans les salles coupées par le miroirs, dans les bureaux vacants?”. Et comme en écho, plus loin, plus près de nous (cette indétermination étant en elle-même nocturne), le poète Eugenio De Signoribus : “vous / ne me voyez pas / pourtant moi aussi j'ai une lumière // et je veux croire que je suis visible” (*Fugitifs*).

On y voit dans la nuit, et on ne voit que dans la nuit telle faible lumière ; on peut voir sans être vu (ni se cacher), seulement dans la nuit. On peut entendre avec Baudelaire « la douce nuit qui marche ». Et *la nuit remue*, bien sûr (Michaux), le noir s'anime, l'obscurité est orientée, là où le jour semble indifférent, étale, objectif. La nuit, sous basse intensité lumineuse, prend parti. Le *Parti pris des choses*, sans doute, voire celui non moins clair *des lieux* (M. Collot), comme nous l'avons proclamé, malgré la dégradation des alentours, pendant la saison la plus active de notre anthologie traduite collectivement « Une autre poésie italienne » (<http://uneautrepoesieitalienne.blogspot.com>). Mais aussi la nuit des mots, la nuit de la raison plus profonde, celle du cœur, y compris quand elle peut *engendrer des monstres* autant que laisser deviner *le vrai* (de Goya à Dante, remontant). Les musiciens autant que les poètes convoqués ici – et les plasticiens, de Soulages à Maria Lai – tournent tels des phalènes autour de ce point lumineux et fuyant dans la nuit, comme déjà Michel-Ange autour de l'omphalos désert du tombeau des Médicis (le regard vide du masque théâtral de sa *Nuit* semble s'y fixer terriblement) :

“Le sommeil m'est doux ; plus encore être pierre,

tant que le dommage et la vergogne durent ;

ne pas voir, ni entendre est bonne aventure :

donc ne m'éveille pas, parle bas, et guère.”

(*Épigramme* en réponse à l'éloge de *La*

Nuit par Giovanni Strozzi, cité par A. Dolfi p. 47).

Introduisant un beau numéro de *sigila* sur la nuit (23, 2009), Gilbert Durand voyait à quatre moments de l'histoire occidentale un « primat des ténèbres sur la lumière » : au XVI^e siècle avec saint Jean de la Croix et Thérèse d'Avila, au début du siècle suivant avec les opéras nocturnes de Cresspi et surtout Monteverdi, au milieu du XIX^e avec les *nocturnes* proprement dits des Romantiques allemands et français, à la fin du XIX^e et le triomphe des grandes salles obscures (opéra wagnérien, débuts du cinéma). Les points forts de *Notturni e musica*, concernant en revanche la période dite moderne, leur ajoutent bien sûr Leopardi et le triomphe de l'*ermetismo* italien au sens large (à ne pas confondre avec le travail de Mallarmé, pourtant aussi présent), pour aborder finalement à la riche production poétique contemporaine

(Antonella Anedda, De Signoribus, Magrelli...) – et aussi, pour ma part, Calogero ou Benedetti ou Valduga (tout juste mentionnée une fois). Bien sûr aussi des musiciens et des chanteurs tels Dalla ou De Gregori – que j'anthologisais déjà en 1977 dans mon *Printemps italien*. Sans avoir goût aux statistiques, on a bien l'impression que la nuit le dispute au jour, de façon assez équilibrée même en plein siècle des Lumières (Sade...), et en tout cas le contrebalance, du côté peut-être féminin/maternel et « plus métaphysique » (Jankélévitch).

À « l'horreur d'une profonde nuit » du classique Grand Siècle, secrètement perturbé pourtant par la présence inévitable du rêve (voir les travaux de Florence Dumora), on oppose le voile et la révélation subséquente d'une pensée-en-poésie dont croyance et compassion ne sont jamais très éloignées. Ce que j'ai essayé de montrer comme « impensé » poétique chez Pascoli – un autre nom à sérieusement re-*considérer* ici – serait l'envers non seulement du « paysage » (Zanzotto) ou des « larmes » (Jean-Pierre Lemaire) mais de notre vie même, en vaste « illusion » (Leopardi encore) dont l'apparence diurne, voire éclatante, ne se soutient que d'une plus profonde réalité, le *Grund* caché d'où naissent les créations nouvelles, les idées éventuellement éclairées (ou pas), les architectures paradoxales, le chant dans son innocence. Il est des lumières dans la nuit, lucioles fragiles ou phares aveuglants. Il n'y a pas de nuit possible dans le jour. (Ou alors est-ce la mort, pure absence pour qui reste, en soi néant absolu ?)

Le jour naît de la nuit, dans la nuit, comme le son – et la musique, et la parole – hors du silence. La présence subtile du silence sous les langues, d'ailleurs, comme trace labile de leur germination ancienne, donnerait lieu à des considérations assez proches de celles-ci sur l'endroit et le revers, éminemment asymétriques quoique inséparables. La nuit est originelle, comme le Chaos, aussi bien dans la mythologie grecque que dans la Genèse ou Entête : « une ténèbre sur les faces de l'abîme » (trad. Chouraqui). C'est peut-être pourquoi la lune, cette lampe de la nuit par excellence, a tellement inspiré la raison *alogique* des poètes et des artistes en général. Une fois de plus, Leopardi en tout premier lieu :

“Telle, en nuit solitaire,
sur des campagnes qu'elle argente, des eaux
– là où plane un zéphyr,
et mille vues charmeuses
et de trompeurs objets
sortent au loin des ombres
parmi les ondes calmes,
les branches, les haies, les coteaux et les fermes –,
rendue au bord du ciel,
derrière Apennins ou alpe, ou dans le sein
immense de la mer
descend la lune ; et le monde devient terne ;
les ombres disparaissent
et une obscurité emplit val et mont ;
veuve reste la nuit
et en chantant sur une mélodie triste,
l'extrême blancheur de la lumière en fuite
qui lors était sa guide,
le charretier la salue depuis sa route :

telle disparaît, telle
laisse l'âge mortel
la jeunesse. [...]"

(*Il Tramonto della luna*, 1836)

L'existence malheureuse, non pour soi mais en soi, intrinsèquement, est en quelque sorte adoucie à la lumière nocturne, rendue supportable et même « charmeuse » et vague, propice donc à la poésie pour cette esthétique où l'ombre n'est pas synonyme d'obscurité – au contraire – et où l'énergie, l'élan de la jeunesse des êtres et du monde irriguent constamment une parole portée par un stoïcisme* digne des anciens Grecs. La nuit, et sa lumière bénigne, à l'opposé des brutalités et du positivisme au grand jour (nous y sommes en plein, sans jeu de mots quant au désastre climatique), ouvre ainsi notre vue – Luzi disait « lave l'esprit » – et la prépare à saisir la discrète couleur de la poésie. La plus forte, « la plus indélébile, / la couleur du vide » (Vittorio Sereni, *Autostrade de la Cisa*).

Nuit : méditation, gestation, attente. Attente d'une naissance ou surgissement, par exemple de la lumière (du jour, mais pas seulement). D'une résurrection peut-être, au moins transitoire (*l'homme nouveau*). Promesse en tout cas, non indigence ni cécité. Nombre de langues proches, dans leur judicieux *arbitraire*, ne donnent-elles pas au jour une coloration plus sombre que celle de la nuit ? Ce n'est que par astuce, dans son apologie du vers et du Livre, que Mallarmé feignait de regretter la « perversité » de la langue française « conférant à *jour* comme à *nuit*, contradictoirement, des timbres obscur ici, là clair » (*Crise de vers*) : la poésie, alors rétablissant une « neuve atmosphère », en son *alogique* supérieure cohérence. Aussi bien : giorno / notte, jour / nuit, nahâr / laïl... quoique l'allemand ni l'anglais ne prennent parti (Tag / Nacht, day / night) ; où le portugais semble en douceur hésiter (dia / noite) et le roumain – plus que l'espagnol encore – faire décidément exception : zi / noapte. Au fond, comme il arrive souvent entre l'identique et le différent (sans parler du même et l'autre, cet *autre* étant, on le sait, l'autre de DEUX : *alter* et non *alius*), la fausse opposition fonctionne en couple sémantique, ou plus exactement en *paire*, dans le langage humain. Avec Paul Celan, au fond, « tagnächtlich ». Il n'y a aucun conflit non plus, pas de manichéisme dans ces tercets de Dante, si aériens et pourtant proches de nous, ancrés dans notre vieille Terre :

“Comme l'oiseau, parmi l'aimée frondaison,
 reposant au nid de ses doux nouveau-nés
 toute la nuit qui nous cache les choses,
afin de voir leurs formes désirées
 et trouver les aliments pour les nourrir,
 en un long labeur qui lui est agréable,
devance l'heure sur une haute branche
 et attend le soleil plein de tendre ardeur,
 regardant fixement l'aube qui point,
ainsi ma dame se tenait dressée
 et attentive [...]”

(*Paradis*, XXIII, incipit)

Et toujours nécessaire, le revers :

“Douleur aussi, cependant, lorsque l'été
Un homme est couvert de rousseurs –
Être de la tête aux pieds couvert de maintes taches ! Tel
Est le travail du beau soleil ; car
Il appelle toute chose à sa fin.”

(Hölderlin, *En bleu adorable...* trad. A. du Bouchet).

Jean-Charles Vegliante

* Voir une parole *athlétique*, contrairement à la représentation que l'on a trop souvent d'un romantique « pauvre Léopardi » (Cf. notre édition bilingue des *Chansons / Canzoni* [1824], Paris, Le Lavoisier, 2014).